

T 660

LES TROIS MÉDECINS

1

Les Trois médecins

C'était une fois trois jeunes hommes âgés de [près de]¹ quinze ans.

L'un était mineur, l'autre *baucheton* (bûcheron) et l'autre était charbonnier. Ils jouaient tous trois un soir aux cartes dans une auberge et ils causaient ensemble de la peine qu'on avait à faire sa vie et tous trois prirent envie de se faire médecins. Ils partirent quelques jours après.

Au bout de six ans, rev[en]ant de faire leurs études, ils se rencontrèrent dans la même auberge *qu'*ils s'étaient quittés et jouant ensemble tous trois, ils se demandèrent s'ils avaient beaucoup appris.

— Oh ! j'y crois bien, dit un, et la preuve c'est que je puis me couper le poignet et le remettre demain matin sans en [2] éprouver aucune douleur.

— Et moi, dit l'autre, je peux m'arracher les tripes du ventre et me les remettre demain matin.

— Et toi ? qu'ils dirent à l'autre, qu'as-tu appris ?

— Moi, je pourrais m'ôter *une* œil, me le remettre comme vous, demain matin.

Le soir venu, ils firent ce qu'ils avaient dit et y mirent sur un plat qu'ils avaient demandé à la maîtresse et ils allèrent se coucher.

Le lendemain matin, la servante, levée de bonne heure, trouva le plat sur la table. Elle y jeta aux chiens et elle y raconta à la maîtresse.

— Oh ! que nous avons du malheur, dit-elle. Comment *que* nous allons donc faire ? C'est ce que les trois médecins ont mis dedans, hier au soir. Comment *que je vons* donc faire ? S'ils n'y trouvent pas quand ils vont se lever, nous sommes perdues ! ... Il nous faut nous dépêcher : nous allons tuer notre chat et puis nous allons prendre un œil, le droit ; et puis nous allons prendre les tripes de notre cochon que nous avons tué hier ; et puis tu vas courir au bois ; tu vas couper le poignet du voleur qui a été pendu. Il faudra nous dépêcher avant *qui* soient levés.

Tout fut fait avant qu'ils furent levés. Les médecins [3] se levèrent et n'y connurent rien. Ils remirent chacun ce qui était à lui et ils prirent congé de l'auberge.

Au bout de quelque temps, ils se rencontrèrent.

— Hé bien ! dit un, de l'ouvrage que nous avons fait l'autre jour, comment *que* tu t'en trouves ?

— Ah ! ne m'en parle donc pas, je suis au désespoir ! Depuis que je me suis remis l'œil, je vois plus clair la nuit que le jour. Je ne peux plus dormir ; je suis toujours au guet, toujours prêt à courir après les rats.

¹ Ms : de quinze ans près.

— Et moi, depuis que je [me] suis remis les tripes, il n’y a pas une merde que je ne *feugne* pas !

— C’est moi qui suis encore le plus malheureux ! Depuis que j’ai remis mon poignet, il est toujours tout prêt à prendre.

Ils se quittèrent sans savoir comment *que* ça se faisait.

Écrit [à Montigny-aux-Amognes] le 9 mars 1885² par Pierre³ Briffault, [É.C. : né le 09/11/1867, fils de Pierre Briffault, né le 20/01/1816 à Saint-Sulpice et de Louise Chaumereuil, née le 26/03/1827 à Montigny, marié à Paris 3^{ème} arr. le 14/6/1898 avec Marie-Élise Tartat, née à Lormes, le 12/04/1867]. Titre original : Les Trois apprentis médecins. Arch., Ms 55/3, Cahier Montigny/9 p. 2-4.

Marque de transcription de P. Delarue.

Publié par P. Delarue, CNM, 22, p. 199-201 et présentation du conte type, p. 292-293.

Repris par Jean Drouillet, FNM, VI, p. 131-132, sous le titre : Les Trois apprentis médecins.

Catalogue, II, n° 1, version A, p. 566.

Texte publié par P. Delarue

C’étaient une fois trois garçons de quinze ans qui jouaient aux cartes dans une auberge. L’un était mineur, l’autre *baucheton* et le troisième charbonnier. Et, tout en jouant, ils causaient ensemble de la peine qu’on a à gagner sa vie, et tous trois prennent envie de se faire médecins ; et, quelques jours après, ils partent pour la ville.

Au bout de six ans, en revenant au pays, leurs études terminées, ils se retrouvent dans la même auberge. Ils jouent aux cartes avant d’aller au lit. Et, tout en jouant, chacun demande aux autres s’ils ont beaucoup appris.

— Oh ! je crois bien, dit l’un. Je puis me couper le poignet ce soir et me le remettre demain matin sans en éprouver aucune douleur ni aucune gêne.

— Et moi, dit un autre, je puis m’arracher les tripes du ventre et me les remettre demain matin.

— Et toi, disent les deux premiers au troisième, qu’as-tu appris ?

— Moi, je puis m’ôter un œil ce soir et me le remettre demain matin.

Et tous trois décident de montrer ce qu’ils peuvent faire. Ils demandent un plat à la maîtresse de l’auberge ; le premier y met sa main, le deuxième ses tripes et le troisième un œil.

Puis ils vont se coucher.

² À la fin du conte, Pierre Briffault a écrit : Dimanche matin, Pierre ;

³ Le conte est signé par Pierre, mais il est contenu dans une lettre à M., signée François et Pierre.

Le lendemain matin, la servante se lève de bonne heure et, voyant le plat sur la table, jette aux chiens des débris qu'il contient. Elle va le dire à sa maîtresse.

— Oh ! que nous avons du malheur ! dit celle-ci. C'est ce que les médecins ont mis hier soir. Comment allons-nous faire ?

Elle réfléchit et se décide.

— Il faut se dépêcher, dit-elle à la servante. Nous allons tuer le chat et prendre son œil droit. Nous allons retirer les tripes du cochon que nous avons tué hier. Tu vas courir au bois et couper le poignet droit du voleur qui a été pendu. Faisons vite avant que soient levés les médecins.

Tout est prêt avant que les médecins soient descendus. Ils arrivent ; chacun reprend ce qu'il croit être son bien et tous trois prennent congé.

Au bout de quelques jours, ils se rencontrent de nouveau.

— Eh bien ! dit l'un, comment vous trouvez-vous de l'ouvrage que nous avons fait l'autre jour ?

— Ah ! ne m'en parle pas ! dit le premier. Je suis au désespoir. Depuis que je me suis remis l'œil, je vois plus clair la nuit que le jour. Je ne peux plus dormir, je suis toujours aux aguets, prêt à courir après les rats.

— Et moi, dit le second, depuis que je me suis remis les tripes, il n'y a pas un fumier où je n'aie envie de me vautrer.

— C'est encore moi le plus malheureux, dit le troisième. Depuis que je me suis remis le poignet, ma main est toujours en avant, prête à voler.

Et ils se quittent, sombres et préoccupés.

D'après les Ms. d'A. Millien. Communiqué en 1885 par François et Pierre Briffault, de Montigny-aux-Amognes où il sont nés, le premier en 1862, le second en 1867.